

XYZ. La revue de la nouvelle

Certaines adresses

Serge Grenier



Numéro 18, mai-été 1989

La vérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grenier, S. (1989). Certaines adresses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 40–45.

Rêvait-il encore, ou allait-il encore rêver? Il ne savait plus. Avec la fatigue et après quelques verres d'alcool, il avait atteint cette précarité de l'équilibre qu'on ressent juste avant de basculer dans le sommeil. Il se tenait debout, immobile. Tout autour de lui, le grouillement lent des convives le berçait. C'est à peine s'il entendait leurs bruits. Seule l'attirait la proximité palpable du rêve.

Et voilà qu'elle entrait par la droite. En la voyant, il avait compris que c'était elle. Non pas qu'elle se ressemblait. Elle était toujours différente. Mais elle se trahissait. Une moue, une pause, un geste, presque rien, la révélaient chaque fois sans qu'elle s'en rende compte. Mais lui la reconnaissait et prévoyait dans le moindre détail les événements qui suivraient.

Elle commençait par circuler, seule, en regardant, comme si elle cherchait. Puis elle s'arrêtait et surveillait sans en avoir l'air les regards dirigés dans sa direction. Elle n'osait jamais aborder d'emblée quelqu'un et entamer une conversation. Elle affectait toujours la même prudente réserve. Elle marchait encore un peu et s'arrêtait, adossée à un mur ou assise dans un coin, avec parfois un verre à la main ou une cigarette. Chaque fois, c'est à ce moment précis qu'il s'en désintéressait. Rassuré sur sa présence, il se convainquait presque qu'il l'avait oubliée et se divertissait des autres visions qui pouvaient l'atteindre.

Comme figé, il savourait la calme certitude que tout se répétait dans l'ordre. Si on lui parlait, il savait répondre, jeter un regard ailleurs, amorcer un mouvement et s'éclipser sans excuse. Rien d'autre ne l'atteignait vraiment. Il se moquait de savoir si cette fois, elle était blonde, plus jeune, plus seule. Il en venait même à oublier son allure et ses couleurs, grisé du seul fait de la savoir là.

Puis, comme portée par la vague molle des groupes d'invités, voilà qu'elle se retrouvait à proximité de lui. Feignant d'ignorer sa présence, il l'observait à la dérobée. Elle était plus détendue. Il imaginait les avances qu'elle avait dû repousser et l'assurance croissante que cela lui donnait. Il s'amusait à penser que si lui l'avait bien repérée, elle ignorait qui il était.

De dos, elle offrait au regard un corps frêle, presque fragile. D'habitude, il pouvait les regarder ainsi sans jamais leur adresser la parole et sans rien risquer. Mais cette fois, cette impression tendre de fragilité appelait son audace.

«À vous observer, lança-t-il derrière elle, on pourrait croire que vous avez peur.»

Elle se retourna, le toisa des pieds à la tête. Son allure ne semblait pas lui suggérer le moindre soupçon; elle semblait plutôt amusée en le questionnant: «Et qu'est-ce qui vous fait dire ça? Vous êtes le psychiatre de service?»

Charmé par sa présence d'esprit qui s'accordait peu avec ce corps si frêle, il sentait qu'il s'était engagé plus qu'il ne l'aurait souhaité.

«Tous ces inconnus... On n'est jamais plus seul et anonyme que dans ce genre de soirée, vous ne trouvez pas?»

«Et cet anonymat ne semble pas vous déplaire», dit-elle.

Elle avait touché plus juste qu'elle-même ne le croyait. Mais il ne saurait être question pour lui de se présenter. Il se sentait maintenant menacé et constatait en même temps comme cette fille lui plaisait. Le charme opérant comme une bouée de secours, il refoulait son appréhension et se concentrait sur le seul plaisir de cette femme en face de lui. Il tardait à répondre. Il se rassurait plutôt à la pensée qu'elle avait le sentiment de l'avoir gêné. Il importait de ne rien trahir et de la confirmer sur l'impression produite.

«Mais, suis-je le seul ici à ignorer qui vous êtes?», finit-il par risquer, sa question les ramenant tous deux à une entreprise charmante.

Heureuse de reconnaître la même maladresse, provoquée par l'intérêt égal et plat qu'elle rencontrait chez cet homme comme chez n'importe quel autre, elle allait s'éloigner sans plus. Et puis non, elle le fixa plutôt avec une assurance superbe. Son regard tranchait qu'il en faudrait davantage pour avoir des chances de la connaître.

Cette joute verbale l'avait ravi. Une histoire avec elle ne commencerait pas autrement, se disait-il. Toutes les femmes aiment avoir l'avantage, il le savait et se félicitait de s'en être souvenu juste au moment où elle commençait à le troubler. Il jubilait presque de l'adresse avec laquelle il l'avait entraînée à cette calme assurance de ne pas être reconnue. Il voulait penser qu'il restait pour elle un simple prétendant dont les

avances l'avait amusée. Et, persuadé également qu'aucune femme n'est insensible à l'intérêt qu'on lui porte, il songeait aux autres circonstances où il aurait pu la rencontrer.

À présent, il la savait adroite et se demandait comment elle approcherait elle-même un homme. Sa façon cavalière de le rabrouer l'avait convaincu qu'elle avait repéré sa proie depuis un moment déjà. Elle savait à n'en pas douter qui elle allait rencontrer, mais comment allait-elle le piéger? L'air de rien, conscient qu'elle pouvait elle aussi l'observer à tout moment, il restait proche, avec l'attitude indépendante mais ouverte de celui qui n'a pas complètement renoncé.

Un jeune homme soigné comme un mannequin de magazine prenait justement la relève et s'approchait d'elle pour lui parler. Elle lui répondait sans le décourager, mais sans intérêt. Elle avait manifestement repéré l'autre homme à la fenêtre, un type d'un certain âge, plutôt obèse, l'air riche et puissant. Elle s'arrangerait pour que ce soit cet homme qui lui adresse la parole. Elle avait déjà réussi à attirer son attention. Elle lançait en sa direction des coups d'œil, où elle exprimait une contrariété croissante. Et puis, elle était passée à l'attaque. Elle avait haussé le ton en se plaignant de l'audace grossière de son jeune interlocuteur. Ce dernier, surpris et penaud, battait en retraite, non sans que tous aient assisté à la courte scène. Elle simulait admirablement la gêne, elle baissait la tête, affichant un embarras quasi navrant. Elle jouait bien la vulnérabilité qui allait à nouveau la servir. Car voilà que le gros homme cédait aux appels à l'aide de cette jolie femme. Il s'approchait d'elle d'un air paternel, avec deux coupes de champagne. Soulageant le climat tendu du groupe des voisins, ce geste délicat marquait la prévisible prise de contact.

Sans écouter les banalités d'usage servant à démarrer la conversation, il s'arrêtait à penser avec quelle justesse elle avait évalué cet homme. Il se disait que c'est avec l'adresse diabolique, qu'elles tiennent d'une évidente supériorité, que certaines femmes traitent les hommes de chasseurs. Rassuré quant à la suite des événements, il s'éloigna. Non sans noter que d'autres invités commençaient à partir. Il laissa sur un meuble son verre à demi vide. Il récupéra son manteau et sortit sans saluer ses hôtes d'occasion, qu'il ne reverrait sans doute jamais.

L'air frais du dehors dissipait à peine sa calme euphorie. Il n'avait pas assez bu pour croire que cette sensation était le seul effet de l'alcool. Non, c'était chaque fois le même plaisir solitaire et envahissant face à la nuit qui s'annonçait. Circulant au hasard des rues, tout lui semblait irréel

et nébuleux. Dans l'habitacle feutré de sa Jaguar, il se laissait prendre tout entier par le doux spectacle de la nuit s'étirant autour de lui. Les rues étaient presque désertes. Le défilé régulier des lampadaires se reflétait sur le capot rutilant de la voiture. Quelques silhouettes incertaines traînaient leur misère nocturne au bord des ruelles. Ses longues mains gantées de cuir, déjà animées de plaisir, flattaient le volant dans des gestes posés et sensuels. Il conduisait en silence, scrutant le changement régulier des chiffres au cadran numérique du tableau de bord.

À l'heure dite, il était stationné à la bonne adresse, et tout allait encore se répéter comme dans un rêve. Il sortirait et pénétrerait dans cet autre immeuble sans concierge, avec son escalier écho et mal éclairé. Il suivrait les boiseries abîmées avant de trouver le numéro sur la mince porte de bois. Il n'aurait pas le temps de tendre l'oreille avant que la porte ne s'ouvre.

«Je vous attendais», dirait-elle.

Puis, quand elle le verrait enfin, elle le reconnaîtrait, prise de panique. Pour lui, c'est ce regard de biche apeurée qui le confirmerait: cette fois encore, tout avait fonctionné. Nue sous son peignoir de soie, elle ne serait ni plus ni moins belle que les autres, mais effroyablement seule derrière cette porte avec ce gros homme qu'elle avait si bien appâté. Il la verrait, tremblante et prostrée, commencer à comprendre petit à petit dans quelle infernale machination elle s'était elle-même engagée. Et c'est à ce moment seulement que lui reviendrait le sens de cette mission et qu'à nouveau s'imposerait, avec le poids des évidences, l'idée de meurtre.

Né à Amos en 1954, Serge Grenier est membre du GIFRIC de Québec. Il collabore aux Éditions du GIFRIC depuis cinq ans. «Certaines adresses» est sa première nouvelle à paraître dans une revue.

La prison reste sûre de soi et vous au milieu d'elle sûrs de vous.

Jean Genet